Introduction

Anne-Yvonne Julien

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/893>

DOI : 10.4000/ccs.893

ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 31 mai 2014

Pagination : 27-29

ISBN : 9782753533387

ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Anne-Yvonne Julien, « Introduction », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 9 | 2014, mis en ligne le 22 septembre 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/893> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccs.893>

Que la ville et son potentiel d'étrangeté soit, depuis Baudelaire, associée à la modernité en art, qui pourrait le nier ? Et que le Nouveau Roman se soit employé à reformuler le lien entre expérimentation esthétique et promotion de l'espace urbain, difficile aussi d'en disconvenir. Les romanciers phares qui posaient devant l'immeuble des Éditions de Minuit n'ont guère échappé à ce mouvement d'aimantation vers cités ou mégapoles. Lorsque l'un faisait circuler son lecteur à travers le fog anglo-saxon¹ ou entre Paris et Rome², l'autre le perdait « dans le labyrinthe³ » avant de le confronter plus tard à la « topologie d'une cité fantôme⁴ »... À l'évidence, Simon a su, lui aussi, exploiter les virtualités de l'espace urbain textualisé, et sa démarche relève bien, à certains égards, du projet néo-romanesque. Perpignan ou plutôt « la ville » anonyme balayée par le vent hante *Le Vent* (1957), *Histoire* (1967), *Les Géorgiques* (1981), *L'Acacia* (1989), *Le Tramway* (2001) ; Barcelone est indissociable du *Palace* (1962) ; New-York se respire dans les *Corps conducteurs* (1971) ; Moscou ou Frounze sont à l'horizon de *L'Invitation* (1987) ; Paris, dans *Le Jardin des Plantes* (1997) se trouve des répondants en Rome, Berlin, Barcelone, Chicago, le vieux Caire, Madras, Calcutta...

Sans doute ces cités ne sont-elles pas choisies au hasard, elles se proposent également comme des concentrés mémoriels, des lieux intériorisés vers lesquels l'auteur à travers une voix narrative privilégiée revient en sachant que leur réapparition même sera féconde. Toutefois, Simon semble se méfier quelque peu du lyrisme du lieu et c'est pourquoi il est si attentif à ce qui en matière urbaine fait structure, à l'art de l'architecte.

[J]'ai remarqué, aussi souvent que j'ai travaillé en poète, que mon travail exigeait de moi, non seulement cette présence de l'univers poétique dont je vous ai parlé, mais quantité de réflexions, de décisions, de choix et de combinaisons, sans lesquels tous les dons possibles de la Muse ou du Hasard demeuraient comme des matériaux précieux sur un chantier sans architecte⁵.

1. Michel Butor, *L'Emploi du temps*, Minuit, 1956.

2. Michel Butor, *La Modification*, Minuit, 1957.

3. Alain Robbe-Grillet, *Dans le labyrinthe*, Minuit, 1959.

4. Alain Robbe-Grillet, *Topologie d'une cité fantôme*, Minuit, 1976.

5. Paul Valéry, « Poésie et pensée abstraite », dans *Variété, Œuvres I*, Gallimard, « La Pléiade », éd. établie par J. Hytier, p. 1336-1337.

À lire cette phrase extraite de la conférence « Poésie et pensée abstraite » de Valéry, on conçoit que Simon ait pu parfois avouer un lien électif avec l'auteur de *Variété*. Car si ses romans ne valorisent pas à proprement parler de figures d'architectes, du moins y trouve-t-on en nombre des considérations sur l'idée devenue forme urbaine, et ce très souvent, à travers le support d'une image vectrice. Et chaque fois une donnée architecturale entre en correspondance avec le projet contextuel : la ville du *Vent*⁶ « s'en all[ant] à la dérive comme un fantomatique archipel » (V, p. 42), pris dans le mouvement spirale et baroque de ses bourrasques quotidiennes, la Barcelone du *Palace*, avec le décor faussement solennel de ses artères pour crépuscule d'apocalypse, ou New York, métropole de l'hétéroclite, « gigantesque conglomerat de cubes, de tours, de ponts suspendus, de taudis, d'entrepôts, de docks, d'usines, d'échangeurs, de voies express, de cinémas, de réclames clignotantes » dans *Les Corps conducteurs*⁷ (CC, p. 84), immense organisme où circulent des organismes tout aussi complexes...

Même si le discours simonien sur l'écriture passe plus souvent par l'allusion à la peinture ou au cinéma, il semble que la question du « moderne », et de sa – ou plutôt de ses valeurs – soit aisément abordée par l'attention portée à un décor urbain, un motif architectural, voire à un matériau et ses usages en matière de construction. Joëlle Gleize s'intéresse à la façon dont les romans se répondent les uns les autres sur ce point, modulant une axiologie. Elle rappelle d'abord que les objets urbains aperçus sont pris dans un regard lui-même mobile et partiel, habité par l'émotion d'un moment et, qu'à ce titre, les différences architecturales peuvent s'estomper, favorisant parfois une expérience de basculement de la réalité dont la couleur seule – ici barcelonaise, là new-yorkaise par exemple – varierait. Il reste que fréquents, dans cette œuvre, sont les passages descriptifs où se trouve moquée la fausse modernité des constructions standardisées, mais il s'agit moins d'une valorisation de l'ancien que du rejet d'un mode d'édification qui n'intègre pas à sa conception le facteur temps et la virtualité de ruine qu'il commande. (U. Aix-Marseille)

Claude Simon est, selon Pierre Hyppolite, héritier du Baudelaire du *Spleen de Paris*, de celui qui a usé de la figuration de la ville pour transformer un texte narratif en prose poétique. L'intérêt que le romancier porte à la représentation de l'espace urbain est lisible à travers le dessin autographe *Main écrivain*, les photographies de la place Monge prises depuis la fenêtre de son appartement ou encore le discours tenu sur le tableau de Rauschenberg intitulé *Charlène*⁸. De tels emprunts aux codes du dessin, de la photographie ou du collage ne

6. Claude Simon, *Le Vent, tentative de restitution d'un retable baroque*, Minuit, 1957.

7. Claude Simon, *Les Corps conducteurs*, Minuit, 1971.

8. Voir le dossier critique sur *Orion aveugle* (1970) et la section « Ouvertures contextuelles » dans Cahiers Claude Simon, n° 6, dir. Anne-Yvonne Julien, PUP, 2010.

sont pas rares chez Simon qui apprécie manifestement les formes de captation de l'espace reposant sur un savoir géométrique. L'un des modes d'inscription textuelle de la ville n'est-il pas la liste de toponymes, avec sa portée graphique ? L'énumération a la vertu de mener le lecteur au seuil du réel, mais au seuil simplement, de dessiner un arpentage plus symbolique que géographique. L'autre forme préférentielle de saisie urbaine est la description d'une vision surplombante de nature aérienne. S'y décèle un regard enclin à la stylisation de l'espace, recherchant davantage la variation que l'élément singulier, un regard qui travaille incontestablement à architecturer le texte. (U. Paris Ouest-Nanterre)

Michel Bertrand (U. de Provence) désigne à notre intérêt un passage du *Tramway* où est évoqué le bout de la ligne du côté de la plage. De quoi s'agit-il ? De la persistance ou de l'effacement du paysage urbain en ces abords de la mer ? Simon travaille dans les deux directions à la fois. Il apparaît que le côté ville et le côté plage se rejoignent en ce qu'ils reproduisent les clivages sociaux entre familles bourgeoises et classes populaires et l'opposition plus fondamentale entre les sédentaires et les nomades, les assis et les errants. Pourtant, les mots parviennent aussi à matérialiser la raréfaction d'un décor, la fin de la voie, la fin de la ville, l'ensablement, la revanche de l'élément sur la civilisation, du naturel sur le culturel, de l'éros sur les instances de censure. À cela s'ajoutent d'autres associations plus souterraines et plus sombres, qui se laissent deviner, suscitant à leur tour cet incomparable effet de bougé dont le texte tire une part de sa déroutante mobilité. (commentaire-discussion collective)

A.-Y. J.